



NÉGAR DJAVADI

Arène



LIANA LEVI

Émissions radio et télé

France Inter « Le Journal de 7h30 » par Kévin Dufreche, 17 août 2020 :

<https://www.franceinter.fr/emissions/le-journal-de-7h30> à 10 min

France Inter « Le Journal de 18h » par Lucas Valdenaire, 18 août :

<https://www.franceinter.fr/emissions/le-journal-de-18h/le-journal-de-18h-18-aout-2020>

à 7 min 57

France 5 « La Grande librairie » par François Busnel, 23 septembre



rentrée littéraire

Négar Djavadi

L'AUTEURE QUI DÉMÉNAGE

Elle nous avait enchantés avec « Désorientale », qui faisait la part belle à ses souvenirs d'Iran. Négar Djavadi nous surprend avec « Arène », un roman hautement inflammable sur le quartier de Belleville. Par Samuel Loutaty

Votre roman met en scène une chaîne d'événements qui vont embraser Paris. Une fiction qui résonne avec l'actualité...

Depuis longtemps, j'avais envie d'une grande fresque sur Paris pour explorer la ville et y installer des personnages de milieux sociaux très différents. J'ai commencé à l'écrire il y a trois ans, mais le climat que je décris, sourdait déjà à l'époque : violences policières, manif qui dégénèrent... Je voulais écrire sur ce que j'appelle la « Chicago-isation » de Paris !

Votre « Belleville », c'est le même que celui de Virginie Despentes dans « Vernon Subutex » ?

Non, pas tout à fait. Le roman de Virginie Despentes se déroule plus près des Buttes-Chaumont, l'immigration chinoise n'y est donc pas montrée. Et puis, l'autre différence, c'est la présence des enfants dans « Arène ». Comme dans tous les quartiers populaires, malgré la violence, les petits sont connus de tous et comme... protégés. Ça ne dure

pas quand ils grandissent. Mais il y a une véritable solidarité des mères, que je voulais montrer, pour sauver ces quartiers et leurs enfants.

Les réseaux sociaux sont au cœur d'« Arène », vous en faites quel usage ?

Je ne suis que sur Twitter. J'y ai atterri au moment de l'élection de Nicolas Sarkozy... Le contenu que j'y trouve est plus social et politique que personnel, contrairement à Facebook. En même temps, je suis consciente de l'ambivalence de Twitter, qui a contribué à abaisser le niveau de langage de la classe politique.

La dernière fois que vous avez pensé :

« même le pire des scénaristes n'aurait pas pu inventer une histoire pareille » ?

Franchement, je crois que personne n'aurait pu imaginer que la crise de la Covid-19 allait amener à « éteindre » le monde avec un confinement généralisé. Il y a aussi eu l'évasion du Japon de

Carlos Ghosn, l'ancien P.-D.G. de Renault, dans une malle... Ça, personne n'aurait osé, non plus. Ça ne m'étonne pas que Netflix en fasse une série !

C'est quoi, une fiction réussie ?

Cesont des personnages réussis. À la fois héroïques et humains, on peut toucher du doigt ce qu'ils ressentent. En littérature, « La Conjuraison des imbéciles » de John Kennedy Toole, « L'Équilibre du monde » de Rohinton Mistry ou encore « Sourires de loup » de Zadie Smith sont, de ce point de vue-là, de magnifiques réussites.

Et au cinéma ?

Le premier exemple qui me vient, c'est « Husbands » de John Cassavetes.

Vous n'avez pas peur de désorienter vos lecteurs avec cet ouvrage très différent de « Désorientale », votre premier roman ?

J'avais épuisé le sujet de mon Iran natal, je n'allais pas y revenir. Et en tant qu'auteur, à l'inverse de ce qui se passe quand je suis scénariste, je m'octroie la liberté de ne pas être dépendante du désir des autres... Mais j'espère qu'en refermant mon livre, les gens se diront : « Ça tient la route ! »

« Arène » est un roman on ne peut plus cinématographique. À quel réalisateur rêvez-vous en cas d'adaptation ?

À personne, et ce n'est pas une posture. En fait, j'ai réalisé ce livre en même temps que je l'écrivais...

FRESQUE RÉALISTE
ARÈNE

Camille, lycéenne, filme une policière qui donne un coup de pied à un corps sans vie et poste la vidéo sur Twitter, sans imaginer la violence qu'elle va déclencher... Pour son deuxième roman, Négar Djavadi n'a pas choisi la facilité. En partant de destinées individuelles - Camille, la lycéenne adepte des réseaux sociaux ; Benjamin, le dirigeant d'une plateforme concurrente de Netflix et Sam, la policière qui rêve de s'imposer -, elle tisse une toile habile qui finit par ressembler à un instantané de la France d'aujourd'hui. Implacable et fascinant. Liana Levi, 22€.



CRITIQUES

ROMAN

Le Belleville des vanités

ARÈNE, PAR NÉGAR DJAVADI, LIANA LEVI, 432 P., 22 EUROS.

Ecrivaine-gladiatrice, l'auteure du fort bien accueilli « *Désorientale* » se jette dans la bagarre avec son second roman, « *Arène* ». Celle qui est aussi scénariste ose se mesurer aux deux rivaux les plus puissants de la littérature: la série et les réseaux sociaux. Son héros, Benjamin Grossmann, vient

d'être promu à un poste clé au sein de BeCurrent, plateforme à la Netflix. Une ascension vertigineuse pour le trentenaire issu de ce Paris coincé entre Belleville et Ménilmontant, où se croisent prostituées chinoises, migrants et bobos. Après une visite à sa mère qui vit toujours dans le quartier, il se fait

dérober son portable et pour-suit le garçon qu'il soupçonne du méfait. Le lendemain, le voleur est retrouvé mort. L'image de son cadavre filmé par une vidéaste militante fait le tour du web. Benjamin l'a-t-il tué? Du prédicateur musulman cocaïné à la députée arriviste, en passant par le réfugié afghan, Négar Djavadi fait entrer tout un monde dans ses 400 pages, mais aussi toute une époque – la nôtre. Entre « *le Bûcher des Vanités* » de Tom Wolfe et « *Vernon Subutex* » de Des-pentes, une fresque sociale et enlevée, dans la grande tradition du roman-feuilleton à la Eugène Sue.

ÉLISABETH PHILIPPE



On aime ★ bien ★★ beaucoup ★★★ passionnément ★★★★ à la folie ● pas du tout



JEAN-CLAUDE VANTROYEN

ROMAN



Arène

★★★★
NÉGAR DJAVADI
Liana Levi
432 p., 22 €
ebook 16,99 €

« On devient des personnages de cette société de l'image »

L'« Arène », c'est Paris. Là où s'entrechoquent jeunes des cités, dealers, flics, mères de famille, migrants, prédicateurs médiatiques, activistes, politiciens, pontes d'industrie récréative. Le roman choral de Négar Djavadi est mené à cent à l'heure, au rythme infernal de la ville.

ENTRETIEN

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Négar Djavadi nous avait enchanté et ému avec *Désorientale*, son premier roman, qui a connu un grand succès avec son histoire d'une jeune Iranienne fuyant son pays pour atterrir à Paris. Mais la femme de cinéma, qui a d'ailleurs étudié à Bruxelles, la scénariste pourra-t-elle écrire autre chose qu'une histoire qui lui est proche ? La question amusait certains milieux qui avaient peut-être hâte de la voir trébucher dans l'arène littéraire. *Arène*, précisément, c'est le titre qu'elle donne, comme en clin d'œil, à son deuxième roman. Et c'est une réussite totale qui cloue magnifiquement le bec à tous ces gens qui l'attendaient au tournant.

Cette arène, c'est Paris. Plus précisément le triangle Belleville – Jaurès – Buttes-Chaumont. Qui s'élargit quelquefois au reste de Paris quand on suit l'un ou l'autre personnage. Ils sont nombreux, ces personnages. Il y a Benjamin, patron des séries chez BeCurrent, le Netflix du roman ; sa mère Cathie, qui vit dans le quartier ; Camille, une ado bloqueuse ; sa mère Valentine ; Stéphane, l'intello islamiste ; Sam, la fliquette beur ; Amir, le migrant afghan ; Thérèse Liu, la petite Chinoise et Chloé, Ariane, Moka, Dalloz, Clément, Djam, Mélina, Thomas, Roxane la politicienne, Yolande, Jasmine, Nouara, les mères... Tous sont projetés dans cette arène bouillonnante, comme des particules dans un mouvement brownien. Tous sont, quelque part, liés l'un à l'autre, comme dans la théorie des dominos ou du papillon.

C'est la mort du jeune Issa qui déclenche tout. Et la disparition du portable de Benjamin. Comme des allumettes qu'on balance dans un endroit déjà inflammable. Et ce sera l'explosion. Inéluctable, intense et meurtrière.

Paris, c'est ça, cette arène aux combats permanents ?

Cela reste un roman, une fiction et tout est toujours en gros plan dans une fiction. Bien sûr, Paris ce n'est pas cette arène jour après jour, heure après heure. Mais c'est ça aussi, oui, dans certains quartiers en tout cas. J'habite dans le 10^e, depuis plus de 20 ans et je sais que ça existe, il y a eu plusieurs morts depuis deux ou trois ans dans le quartier. Un garçon de 14 ans a été tué en juillet dernier.

Comment voyez-vous l'avenir de ce genre de quartier et d'une métropole comme Paris ?

J'espère désespérément qu'on se penche sur cette question. Que l'écologie dont on parle en permanence, ce soit d'abord une écologie humaine. J'ai l'impression qu'on a détourné les yeux, parce que les problèmes sont énormes. Et c'est tout autant le problème d'un quartier, d'une ville que d'une nation. Ce qui me choque, c'est qu'ils se renvoient tous la balle : la mairie dit que c'est à l'Etat d'agir, l'Etat dit le contraire et les problèmes s'aggravent de plus en plus. Et vont vers l'implosion, l'explosion. Il y a une réelle violence urbaine. Il y a une chicagoisation de Paris.

Il y a pourtant, et le roman le montre, des personnes de bonne volonté.

Il y a énormément de personnes de bonne volonté. C'est un quartier qui est hyper-chaleureux. Il y a des gens, des associations, beaucoup d'entraide, de solidarité, un regard très bienveillant sur les enfants. Mais c'est presque comme vider l'eau de la mer, c'est très difficile de résister aux effets de cette drogue.

Vous avez écrit un roman choral. C'était la meilleure façon de faire sentir cet éparpillement des pensées et des actions ?

J'avais d'abord envie d'écrire un roman sur Paris, d'embrasser Paris dans son ensemble. Je devais donc imaginer plusieurs personnages pour rendre compte de la ville et de sa population. Cette ville qu'on traverse et qui nous traverse. Il y a sans cesse des interruptions, des bruits, des odeurs, des conversations qui rentrent dans nos vies au fur et à mesure qu'on se déplace. Je voulais écrire ce mouvement perpétuel général, montrer la densité de la ville, son mouvement, sa capacité à rentrer dans la vie des gens.

Tous ces personnages semblent sans cesse dépassés, au bord de la rupture.

On est pris de court, je crois. Le monde bat à un rythme qui n'est pas peut-être notre rythme à nous, on n'a pas à être sans cesse harcelé par le téléphone portable, par les choses à faire, par cette obligation de performance, de réussite. On a perdu pas mal notre animalité mais il nous en reste sans doute un peu, et on aime bien aussi s'asseoir, être tranquille et regarder le soleil se coucher.

Benjamin est un des pontes de BeCurrent, le Netflix de votre roman, et ce n'est pas un hasard.

« Paris se chicagoïse. Et cela s'accentuera si on ne fait rien. »

© PHILIPPE MATSAS.

Je voulais écrire ce mouvement perpétuel général, montrer la densité de la ville, son mouvement, sa capacité à rentrer dans la vie des gens

”

Entre les séries et la réalité, où est la vérité ?

Quelle est la vérité ? On dit aujourd'hui qu'on est dans la post-vérité, une sorte d'indifférence aux faits. Et c'est vrai : avant même qu'ils n'émergent, les faits sont noyés par des discours, des interprétations, des extrapolations, des scénarios différents. Et le factuel – dans le roman : qui a tué Issa et comment il est mort – en fait, tout le monde s'en fout. Un fait est vite déchiqueté par toute une meute qui vient des réseaux sociaux, des chaînes d'info, et qui exige de la nourriture. Alors on fictionnalise. On est dans l'ère du divertissement, qui nous détourne de la vérité et du monde.

Avec ce roman, vous voulez être un témoin, une dénonciatrice ?

J'ai simplement essayé de peindre quelque chose que je vois de ma fenêtre. Et je m'interroge sur la société de l'image, sur le fait qu'on devient des personnages de cette société de l'image, sur la façon de s'en sortir.

« Arène » profite de votre écriture à cent à l'heure, vive, rapide et vraie.

Je voulais attraper le rythme de la ville et du monde, rendre compte de cette diversité de langages, de pensées, d'intérêts, de désirs, des logiques différentes qui s'entrechoquent. Mais chacun reste dans son couloir, dans sa logique.

Et il y a tellement de bruit que personne n'écoute l'autre.

L'intégralité de cet entretien sur www.plus.lesoir.be





ENTRETIEN NÉGAR DJAVADI

—
PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-BAPTISTE HAMELIN
LIBRAIRIE LE CARNET À SPIRALES
(CHARLIEU)

ET PARIS DEVIENT ARÈNE

L'image est au cœur du deuxième roman de Négar Djavadi, l'image saisie par un portable provoquant l'émotion et le *buzz*. Quarante-huit heures de vies malmenées dans un Paris des quartiers populaires prompts au chaos, au soulèvement, où des personnages gravitent sans se croiser réellement. Haletant, actuel et passionnant !





Quatre ans après le succès de *Désorientale*, comment vous sentez-vous au moment si particulier de présenter *Arène*, votre nouveau roman ?

NÉGAR DJAVADI — Toujours avec une émotion forte et particulière cette année car le roman a été terminé durant le confinement. C'est impressionnant d'échanger ainsi aussi rapidement avec des premiers lecteurs et se dire que le roman va désormais vivre son chemin.

Votre *Arène* est Paris. L'arène est un lieu de spectacles, de violences, de mises à mort. Pourquoi avoir choisi Paris et plus exactement ses quartiers populaires ?

N. D. — L'essentiel de l'action se déroule dans l'Est parisien, dans un périmètre entre Belleville et Jaurès, jusqu'au canal Saint-Martin. J'avais très envie de parler de ce quartier si particulier où je vis depuis une vingtaine d'années, très familial mais aussi très violent, qui est situé sur quatre arrondissements et possède une longue histoire d'immigration. Un lieu où le « vivre ensemble » s'exerce au quotidien. Et plus largement, l'idée d'écrire sur Paris, cette ville étonnante au rythme effréné, ses monuments, ses quartiers si différents et sa population si variée, m'accompagnait depuis longtemps. Je souhaitais que le roman, par sa forme et son histoire, reflète cette diversité, ce Paris du XXI^e siècle où les habitants cohabitent sans échanger, où les écrans permettent le lien telle une toile d'araignée. Cette arène est ce Paris, celui historique, celui des monuments où un événement liera des personnages qui ne se croiseront pas.

De nombreux personnages peuplent le roman mais un homme en particulier sera le principal. Pourquoi ce choix ?

N. D. — Benjamin Grossman est en effet le personnage principal de cette galerie. Il est directeur de fictions d'une plate-forme américaine, BeCurrent, concurrente de Netflix. Je suis moi-même scénariste et connais bien ce genre de personnage, ce milieu. Toutefois, ce n'est pas pour cela que j'ai décidé que Benjamin conduirait l'histoire. À travers ce roman, je voulais m'interroger sur un phénomène actuel qui m'interpelle, qui me questionne, cette façon dont les faits et les événements sont saisis par les chaînes d'infos, les réseaux sociaux et sont alors « fictionnalisés ». Quand les événements sont scénarisés, l'opposition qui surgit entre les faits réels et le narratif médiatique



génère une dissonance cognitive qui rend ces événements illisibles. C'est que nous vivons actuellement avec l'ingénierie Covid qui déverse plus de scénarios que de réponses. Mon ambition était de créer une histoire illustrant cette manipulation du réel avec, pour personne principale, un maître de la fiction qui en connaît tous les codes.

***Arène* est le règne de l'image. A-t-elle remplacé l'argent ?**

N. D. — C'est vrai qu'il y a eu, en littérature, beaucoup de fresques se déroulant dans Paris, fresques sociales amples avec beaucoup de personnages, tissées souvent autour de l'argent. Dans ce roman, il n'est pas question d'argent. Le moteur du roman, celui qui remplace l'argent, est l'image. Car aujourd'hui l'image a une valeur marchande, une valeur importante. On peut, si on est au bon endroit au bon moment, avec son smartphone, saisir la « bonne » image, cette photo qui fera, par l'immédiateté des réseaux sociaux, de son auteur un personnage célèbre courtisé par les médias. C'est cela, *Arène*, c'est Paris qui se décrit en une photo qui fera polémique et donc le buzz. Benjamin est représentatif de ce monde d'images, ce monde où avoir la bonne image donne accès à beaucoup de choses.

À PROPOS DU LIVRE

Quatre ans après *Désorientale*, Négar Djavadi offre, avec *Arène*, une œuvre saisissante de perspicacité conduisant avec dextérité une histoire qui se referme tel un piège sur ses personnages et son lecteur. Une image saisie par le portable d'une adolescente,

une courte scène montée qui devient fiction bouleversante et détruit sur son passage toute forme de vérité. Négar Djavadi observe. Elle observe ses personnages perdre pied, se questionner dans un quotidien qui ne leur en laisse plus le temps. Un court moment d'inattention et ce sont des vies qui basculent. Nulle possibilité de retour en arrière dans l'urgence

NÉGAR DJAVADI
★ *ARÈNE*

Liana Levi
432 p., 17 €

LI & CONSEILLÉ PAR

M.-L. Turoche
Lib. Coiffard
(Nantes)
D. Bouillo
Lib. M'Lire
(Laval)
A. Richard
Lib. des Halles
(Niort)
N. Jakobowicz
Lib. Le Phare
(Paris)

de l'émotion. Ce livre est d'une précision diabolique, égrène un tic-tac d'horlogerie suisse, semant ci et là quelques détails d'importance, s'offrant avec délectation des scènes d'anthologie où quelques médiocres accèdent à l'éphémère jouissance d'être vus et reconnus. *Arène* est une pure réussite. Pouce levé du libraire dans l'arène de la rentrée !



Avant-critiques Rentrée littéraire 2020

SÉRIES NOIRES

Après le succès de *Désorientale*, Négar Djavadi radiographie, à l'est de Paris, la société d'aujourd'hui.

ROMAN/FRANCE • 20 AOÛT

Négar Djavadi

Son premier roman a connu un succès international, et pour cause ! *Désorientale* a fait émerger la voix originale de Négar Djavadi. Née en Iran, grandie à Paris, elle a nourri sa plume de ses racines bigarrées. Pas évident de revenir pour un second round. Pour cela elle prend le pari de changer complètement d'univers et de style. Derrière le « mythe de Paris ville bourgeoise, bijou de beauté et de culture » se cache une cité plus complexe et obscure, mélange de cultures et de « nœuds de violence ». Le décor est planté dans le quartier de Belleville, une Tour de Babel et un ring de boxe. Chacun tente d'y survivre avec ses codes et ses principes. Tant d'êtres s'y croisent ou s'y côtoient, sans jamais se parler ou se connaître.

L'auteure présente une vaste galerie de personnages illustrant cette multiplicité. Benjamin Grossman est une caricature de l'homme qui incarne la réussite. Il dirige l'équivalent de Netflix en France, BeCurrent. Mais dans l'enfance, ce fils unique a navigué entre le fantôme de son père mort et l'omniprésence de sa mère. Lui qui manie facilement l'enchaînement des séries, n'a pas prévu celle qui allait le prendre de court et le déstabiliser avec le vol de son portable, peut-être lié à la mort d'un adolescent. « *Tout peut arriver, à n'importe qui, à n'importe quand* », surtout s'il existe une trace filée. L'actualité américaine a prouvé récemment, à quel point une vidéo peut enflammer la toile. Ici, le pouvoir des images et des réseaux sociaux s'empare d'une réalité occultée, d'une violence passée sous silence. Celle d'un cadavre aussi anonyme et insignifiant que les vivants qui gravitent dans ce roman.

Qu'ils soient flic, politicien, mère célibataire, jeune des cités ou clan-



PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA/LIANA LEVI

destin, ils ne savent plus trop comment prendre leur destin en main. Un rien les entraîne loin de leurs rêves et de leurs aspirations. Asya Baydar reste l'éternelle étrangère, Jahanguir Sharif se transforme en shérif haineux, assoiffé de pouvoir. L'injustice est leur lot alors même qu'ils vivent à Paris, « *Terre promise des Damnés de la terre, au cœur de l'Utopie ratée du Cosmopolitisme*. » Négar Djavadi se livre, dans une prose contemporaine, rythmée de textos, à une critique sociale corrosive. Leurs chutes obligent ses personnages à revoir leurs trajectoires et leurs priorités. De là à espérer un vrai changement... Pas sûr. Kerenn Elkaïm

NÉGAR DJAVADI

Arène



LIANA LEVI

TIRAGE : 30 000 EX.
PRIX : 22 EUROS ; 432 P.
EAN : 9791034903092
SORTIE : 20 AOÛT





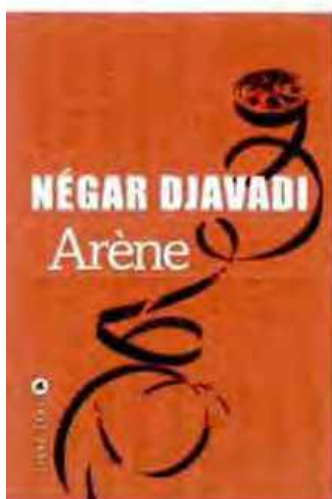
LE CHOIX DES LIBRAIRES

ÉLISE GOUMENT

LIBRAIRIE LA GALERNE, LE HAVRE

Paris est une arène. En son cœur, dans le quartier de Belleville, une jeune policière, manifestement intègre, craque. Son geste, filmé par une adolescente en pleine révolte, suscite émoi et aversion sur les réseaux sociaux. Cette vidéo déclenche un jeu à la fois malsain et sans issue pour tous les protagonistes de cette histoire. Négar Djavadi nous livre une vision éclairée et non manichéenne de notre société faite de réseaux sociaux, de rumeurs, de récupérations politiques...

Il y a quatre ans, l'autrice m'avait déjà captivée avec *Désorientale*, un premier roman fabuleux, un coup de maître. Plébiscitée par nombre de libraires et de lecteurs, notamment ceux du jury de La Galerne, on pouvait l'attendre au tour-nant après un tel succès. Et ce retour est une grande réussite, Négar Djavadi se réinvente dans ce second roman, très différent du premier et très ancré dans l'actualité ; un livre bien en phase avec le toujours formidable travail des éditions Liana Lévi. Brillant et foisonnant, *Arène* est à lire absolument ! 11



ARÈNE

Négar Djavadi

Liana Lévi

432 pages

22 €

Une périphérie lointaine, théâtre de nos vies



Geneviève Simon

D'une vidéo à l'embrasement, il suffit de peu. Plongée lucide dans notre époque violente et connectée.



Après la belle prouesse de *Désorientale* (paru en 2016), premier roman multi primé, beau succès en librairie, traduit dans une dizaine de langues, l'exercice du deuxième opus peut s'avérer délicat. Rien de tel pour Négar Djavadi (Téhéran, 1969) qui nous emmène cette fois dans un tout autre univers que celui des méandres de l'identité à travers trois générations marquées par la tragédie de la chute : *Arène* est un texte nerveux, résolument ancré dans le Paris de notre temps et qui prend le temps d'installer une réalité complexe en évitant les clichés.

Il n'a pas oublié d'où il vient malgré sa brillante réussite : Benjamin Grossmann, la trentaine assurée, responsable développement de la branche française d'une plateforme qui a réussi à concurrencer Netflix, est né à Belleville. S'il savoure son statut, obtenu selon lui à la loyale, il n'est pour autant pas dupe du prix qu'il a payé : désormais sans rêves ni désir, il n'est plus qu'un "*pantin puissant, aussi factice qu'éphémère*". Alors qu'il sera bientôt père et qu'il s'apprête à rejoindre l'Irlande, où ses bureaux vont être délocalisés, un ado en survêtements le bouscule et lui vole son téléphone portable. Un larcin comme il s'en commet des dizaines chaque jour, si ce n'est que son auteur est bientôt retrouvé mort près du canal Saint-Martin, victime d'un règlement de compte, s'empresse-t-on de décréter.

Effet dévastateur

Dans la foulée surgissent sur Twitter quelques minutes de vidéo montrant une policière en intervention au comportement répréhensible. Elle a été filmée par une lycéenne rebelle, assez insensible aux images qu'elle transmet (mais n'a-t-elle pas grandi sur un territoire où les meurtres se succèdent ?), espérant juste créer un beau tapage sous le pseudo qui protège son anonymat. L'effet sera dévastateur, sans que personne ne s'interroge sur le contexte dans lequel les images ont été arrachées ni de la possibilité d'un montage. C'est l'emballement sur les réseaux sociaux, puis bientôt sur les plateaux de télé, avant que la violence ne se déchaîne dans cette zone en déshérence, où les habitants n'ont rien en commun, "*même plus l'indifférence*". À cheval sur plusieurs arrondissements, le quartier Belleville-Jaurès-Buttes-Chaumont est en effet victime de l'incurie des autorités qui tout à coup, par opportunisme cynique, vont faire mine de s'en préoccuper.



Plusieurs personnages vont apparaître au fil d'un engrenage qui ne dure qu'un peu plus de vingt-quatre heures. Pour chacun, Négar Djavadi prend le temps de planter l'essentiel du parcours de vie et de partager leur ressenti, formant, selon sa manière de conter enracinée dans l'art oriental, comme des cercles concentriques. Au final et accentué par l'emballement, cela donne une galaxie de personnages apparaissant en fin de compte tous reliés, voire enchaînés les uns aux autres.

Réquisitoire

Qu'il s'agisse de la manière dont sont malmenés et abandonnés les migrants (à jamais étreints par "*le fil rouge de la guerre*"), de l'inaction de l'IGPN face aux violences policières et donc du manque de justice, de l'économie souterraine des travailleurs au noir dont tout le monde profite sans se poser de question, des discours racoleurs d'un extrémiste médiatique, de ces hommes et femmes politiques "*inconsistants et creux, qui n'ont même plus le courage de descendre dans l'arène tels qu'ils sont, mais se présentent poudrés et magnifiés de pied en cap par des hordes de communicants*", le réquisitoire de Négar Djavadi contre les insuffisances et les bassesses du Paris visé est sans concession. En ce qui concerne les destinées individuelles prises au piège des dérives de cette époque, c'est avec beaucoup de justesse qu'elle interroge autant les responsabilités personnelles que le hasard et ce qui se tisse "*à l'intersection de ce qu'on croit qu'il va se produire et ce qu'il se produit vraiment*". Et là réside toute la force de ce roman haletant, aussi politique que romanesque, qui ne cesse de confronter le lecteur à l'incertitude comme aux étincelles de violence qui peuvent, en un clin d'œil, tout embraser. "*Qui sait si ce que nous considérons comme un début n'est pas en vérité l'instant où notre trajectoire se heurte à celui de quelqu'un d'autre, où ils s'interpénètrent ? Un instant seulement, soudain remarquable parce que chargé d'inattendu. Pourtant, la seconde d'avant, ces existences étaient déjà en mouvement, remplies d'autres récits, lancées sur les chemins sinueux d'autres bonheurs, d'autres drames ou d'autres mensonges, et ce sont toutes ces mosaïques qui se retrouvent face à face, entrent en contact et s'ajustent.*" Parfois pour le meilleur, parfois pour le pire.

Négar Djavadi | *Arène* / roman | Liana Levi | 432 pp. | env. 22 €, version numérique 16,99 €

EXTRAIT

"Est-ce pour cette raison qu'elle n'a rien ressenti, absolument rien, bien que confrontée à un cadavre pour la première fois ? Ou bien est-ce parce qu'il n'y a ni flaque de sang, ni membres explosés ou déchiquetés pour lui soulever le coeur ? Ou alors, à cause du temps passé à mater des séries seules dans sa chambre, sans parler des téléfilms pourris de sa mère, ce genre de scènes fait désormais partie intégrante de son quotidien ? Combien d'heures de sa vie ont-elles rempli ? Combien de fois les a-t-elle emportées dans la cuisine, dans la salle de bains, jusque dans son lit, et le sommeil venant, a échafaudé des histoires dans lesquelles elle prenait parfois la place de la victime, parfois celle de l'inspectrice ou du meurtrier ?"



Rentrée littéraire avec le retour de Négar Djavadi : dans l'Arène, aurions-nous été lâches ou courageux ?

9 AOÛT 2020 par BDEMAZY

En 2016, Négar Djavadi publiait le livre de l'année, si pas du lustre, *Désorientale*. Branchés Culture **vous en parlait après sa sortie** mais également à l'occasion du passage de l'auteure à l'Intime Festival, **durant lequel elle nous avait accordé une longue interview sous un soleil de plomb place du Théâtre à Namur**. Depuis, *Désorientale* a fait le tour du monde, remporté de nombreux prix et été traduit dans une dizaine de langues. Un succès amplement mérité ! Quatre ans plus tard, elle est de retour avec son second roman, *Arène*.

Tout comme en cinéma – milieu dont est issue Négar, scénariste et réalisatrice formée à l'INSAS -, un premier succès peut être un cadeau empoisonné, créant des attentes fortes pour le deuxième opus – livre ou film -, tant de la part des critiques que des lecteurs. Chez Branchés Culture, aucune pression sur Négar : juste une grande impatience de lire à nouveau sa plume, de découvrir l'univers dans lequel elle nous emmènera. Avec, depuis 2016, un questionnement : va-t-elle poursuivre dans la veine de *Désorientale*, mêlant l'histoire de l'Iran et la vie de Kimîa en Europe ?

C'est probablement ce à quoi s'attendent beaucoup de lecteurs, tant *Désorientale* a pu intriguer, « désorienter », avec ce subtil mélange entre l'histoire millénaire de l'Iran, façon Mille et une nuits, et l'histoire contemporaine d'une jeune exilée. Ce mélange allait-il devenir la marque de fabrique de Négar Djavadi ? Allait-on avec *Arène* poursuivre dans



la même veine ? Ou au contraire être surpris une nouvelle fois ?

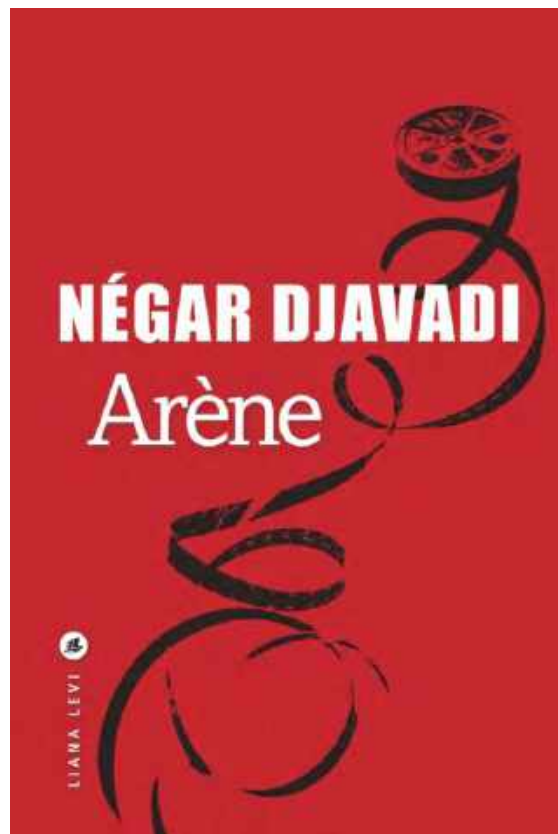
Assumant une admiration sans limites pour l'auteure, et dès lors un manque total d'objectivité, les deux approches avaient pour nous leur pertinence. Mais il y a fort à parier que certains critiques littéraires attendaient Négar au tournant et lui auraient reproché le choix de la facilité, d'écrire le même livre, si elle avait opté pour la première approche.

Mais comme disaient si bien Edouard Philippe et Gilles Boyer en 2011 dans le thriller politique « Dans l'ombre » : « Il paraît que les romanciers écrivent toujours le même livre. C'est en tout cas ce que prétendent certains critiques littéraires, qui écrivent souvent les mêmes articles. ».

Ceux-là seront déçus : ils ne pourront faire ce reproche à Négar Djavadi, qui a choisi pour son 2e roman de prendre le contrepied de *Désorientale* en nous racontant une histoire avec d'une part une plus grande unité de temps et de lieu, Paris aujourd'hui, et faisant le choix d'un roman « chorale », suivant au fil des pages le parcours de différents personnages, et non de se focaliser sur un personnage central comme Kimîa.

Le « pitch » ?

Un jeune homme d'affaires se fait voler son téléphone à Belleville. Un fait divers comme il s'en passe des dizaines chaque jour dans toutes les villes du monde. Mais un effet papillon va transformer ce incident banal en tornade qui va embraser l'Est de Paris. Se retrouvent entraînés dans cette spirale un jeune de banlieue, une ado qui filme une policière en intervention, une candidate à la mairie, des travailleurs au noir chinois...



Tour à tour, Négar Djavadi nous amène à découvrir l'impact d'un phénomène isolé sur la vie de tout un quartier, par les yeux de chacun des protagonistes, chacun n'ayant qu'une vue parcellaire sur l'histoire mais aussi des craintes et objectifs différents face aux événements qu'ils ont volontairement, ou non, suscités.

Aucun n'en sortira indemne mais comme dans *Désorientale*, c'est le lecteur qui en sortira le plus transformé. De découvrir un monde qu'il ne soupçonne pas nécessairement, l'envers du décor – de la vie à Belleville, du travail de policier, d'animateur social, etc. – sans que l'auteure ne force le trait ou ne pousse le lecteur à juger les comportements des uns et des autres. Loin de tout manichéisme, elle nous amène à nous poser une seule et unique question : « qu'aurions-nous fait dans les mêmes circonstances ? ». Aurions-nous été

lâches ou courageux ? Aurions-nous été honnêtes, avec nous et avec les autres ? Ces questions semblent simples, elles ne le sont pas quand les faits deviennent concrets et qu'on envisage les conséquences de chacune des options.

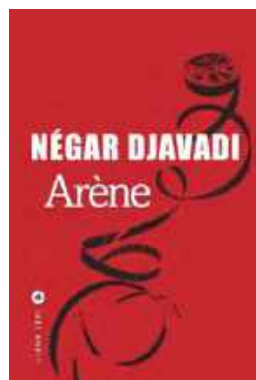
Arène n'est pas le nouveau *Désorientale*, nous l'avons dit, mais on y retrouve malgré tout un point commun essentiel, tellement présent qu'on peut ne pas faire le lien : l'importance du territoire – l'Est de Paris ici, l'Iran là –, un personnage à part entière. Un Iran et un Paris loin des cartes postales, des territoires vécus dans leur chair par l'auteure.

L'unité de temps – le livre se déroule majoritairement sur quelques jours – et le parcours atypique de Négar Djavadi, qui est avant tout scénariste, nous laisse espérer qu'à l'image de *Cadres noirs* de Pierre Lemaitre, (devenu pour le petit écran *Dérapages*, avec Eric Cantona), *Arène* connaîtra un jour une adaptation en série télévisée... avec Négar derrière la caméra !

Et si *Arène* n'est pas *Désorientale*, ce deuxième roman de Négar Djavadi en est le digne successeur, un livre qui – c'est tout ce que nous lui souhaitons ! – mérite amplement de sortir du lot des 511 romans annoncés pour la rentrée littéraire de septembre (*Arène* sort, chez Liana Levi, le 20 août).

Un livre incontournable pour cette rentrée littéraire !

Benoît Demazy



Titre : *Arène*

Auteure : Négar Djavadi

Genre : Drame choral

Éditeur : Liana Levi

Nbre de pages : 432

Prix : 22€

Date de sortie : le 20/08/2020



MEDIAPART

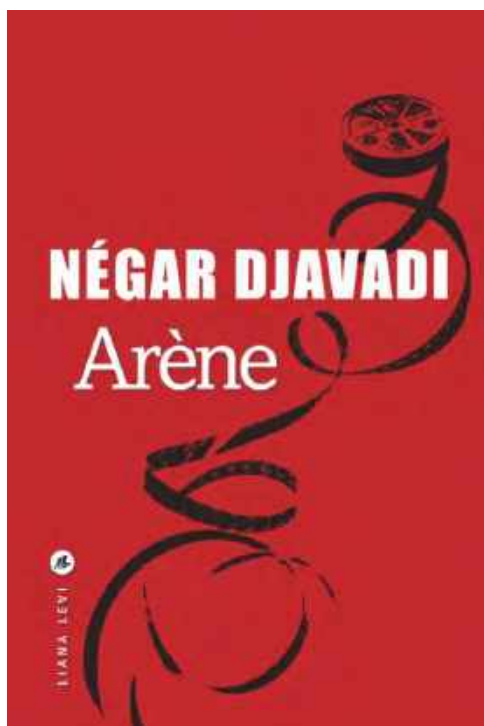
JEU, 20 AOÛT 2020 - DERNIÈRE ÉDITION

Arène de Négar Djavadi

19 AOÛT 2020 | PAR W. CASSIDEE | ÉDITION | LE COIN DES POLARS

Benjamin Grossman veut croire qu'il a réussi, qu'il appartient au monde de ceux auxquels rien ne peut arriver. L'imprévu fait pourtant irruption...

Abandonner le passé et être un(e) autre ?



Paris, ses quartiers, sa banlieue, ses habitants : ceux qui ont réussi, ceux qui essaient d'y arriver, ceux qui galèrent, ceux qui ne savent plus où est leur place (s'ils en ont une), ceux qui doutent, ceux qui espèrent, ceux qui parlent (parfois trop ou mal), ceux qui se taisent, ceux qui hurlent leur désespoir, leurs frayeurs.... Est-ce qu'ils se voient, se parlent, s'entendent, se regardent, se prêtent attention ? Pas le temps, pas le même milieu, trop de boulot, trop de stress, trop de problèmes (que fait la police ?), pas assez de Pas assez de quoi ? D'humanité sans doute... C'est tout cela et bien plus encore que nous présente Négar Djavadi dans un excellent roman coup de poing, coup de gu....

Dans ce recueil, on fait connaissance avec Benjamin qui a fui la cité et qui est parvenu à ses fins : de l'argent, des relations, un métier qui flashe mais il a peu de temps pour sa mère à part pour l'appel hebdomadaire. Une visite en coup de vent et il découvre qu'elle a donné SA chambre à un jeune réfugié...Quelle idée, pourquoi ? Il y a aussi Sam, une jeune femme maghrébine qui travaille dans la police et qui a du mal à présenter son fiancé français à sa famille. Puis une adolescente qui filme des faits divers qu'elle met en ligne sur les réseaux sociaux. Ce ne sont pas les seuls protagonistes, il y en d'autres. On passe de l'un à l'autre et on se demande quand ils vont se rencontrer. Finalement, ce sont d'infimes connexions qui créent le lien, parfois juste un battement d'ailes de papillon qui influence la suite, qui modifie le cours presque déjà tracé... Et l'effet domino entraîne le reste, des dégâts, des crises, des séparations....

C'est avec une écriture que je qualifierai de « journalistique », descriptive et visuelle que l'auteur nous plonge dans la capitale pour quelques jours. Une petite semaine, c'est largement suffisant pour nous rappeler que :

- les médias sont destructeurs lorsque les reporters enflent un fait, le déforment, l'interprètent, manipulent les images,
- les réseaux sociaux mettent de temps à autre le feu aux poudres, et c'est dangereux,
- c'est la jungle pour certains qui sont rejetés et ne savent plus où aller,
- devant les préjugés, les réflexes d'autoprotection, l'homme est terriblement impuissant,

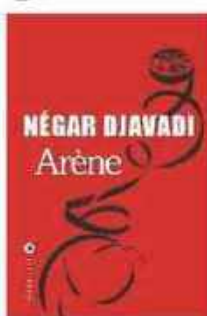
- la pression au boulot fait qu'on cesse de s'appartenir pour n'agir qu'en fonction du chef, de ses désirs, pour aller plus haut, mais où ?

Le style vif, rapide, donne de la puissance au récit. Le texte est porteur de sens, très riche. Les personnages sont présentés avec leur profil familial, amical, professionnel, on voit rapidement qui ils sont « en surface » et petit à petit, le vernis craque et leurs failles apparaissent. Aucun n'est une caricature, tous pourraient être un collègue, une connaissance, voire un ami du lecteur. Leur souhait commun, être eux, vivre leur vie en adéquation avec ce qu'ils ressentent.... Mais se couler dans le moule, dans ce que les autres attendent de vous, c'est parfois plus facile.... Et le poids du passé, des traditions, est lourd à porter... Alors, on fait quoi ? Et surtout, on aurait fait quoi si on s'était trouvé confronté aux événements évoqués dans cet opus ? Parce qu'il faut le souligner, c'est de la fiction mais ça ressemble beaucoup à la vraie vie. On y trouve la part de désespérance, l'étincelle d'espoir (mais que c'est petit une étincelle), l'indifférence, les regrets ... et toujours cette question lancinante : et moi, à leur place, quelle aurait été ma réaction ?

Cette lecture a été une vraie claque pour moi. Ancrée dans la réalité, dans un Paris loin des cartes postales, elle secoue, elle bouleverse, elle nous embarque et comme chacun des individus qui peuple les pages, on n'en sort pas indemne.



Satire



Arène

♥♥♥ C'est un tout autre Paris que traque l'auteure de *Désorientale*, son précédent roman multirécompensé. Entre Boboland et quartier-monde, Belleville est le théâtre d'affrontements

entre bandes rivales face à des policiers prêts à en découdre, mais aussi d'une mère et de son fils, Benjamin Grossmann, qui est devenu l'homme qui compte à la tête de la société de production BeCurrent. Qui est à l'abri d'un dérapage ? Personne. Un vol de portable, et tout déraile. Négar Djavadi malmène ses personnages. C'est vif, sombre et terriblement addictif : à la façon d'une série Netflix ! **N. S.**

Par Négar Djavadi, éd. Liana Levi, 432 p., 22 €.



Critique / « Arène » (2020) de Négar Djavadi

👤 Bulles de Culture - Les rédacteur.rice.s invité.e.s ⌚ 2020-08-19 💬 Laissez-nous un commentaire

Cet article vous est proposé par un rédacteur-invité, le chroniqueur Chris L.

Négar Djavadi avait enchanté par sa qualité de conteuse avec son premier roman, *Désorientale*, aux personnages et chemins de vie inoubliables. Avec *Arène*, elle se renouvelle totalement avec talent. En cinq temps « *prélude, moderato, crescendo, furioso, postlude* », elle réussit un livre brillant et si actuel. Le ton est donné dès les premières lignes avec le lynchage de Gabriel dans le local poubelle de son immeuble dans l'est parisien. La critique et l'avis sur cet ouvrage de la rentrée littéraire 2020.

Arène : foisonnant et virevoltant

Le téléphone portable de Benjamin Grossman, au carnet d'adresse copieusement rempli, il en est convaincu, lui a été volé. Lui, l'enfant de Belleville, venu y voir sa mère, a réussi à devenir l'un des dirigeants adulés de BeCurrent, le concurrent de Netflix. Il est dans tous ses états, terrorisé par les conséquences de cette perte. Il ne doit pas décevoir le grand maître de la fiction, Jason Hopper, sinon ce sera la chute. Il retrouve le voleur mais aucune trace de son smartphone. Le lendemain les réseaux sociaux s'emballent en visionnant une vidéo. Ce qui choque sur l'enregistrement de Camille, un montage à charge contre la police, c'est le coup de pied donné par Sam, une flic irréprochable et intègre, à une personne sans vie lors du démantèlement d'un camp de migrants. Le décédé n'est autre que le voleur de Benjamin, Issa Zeitouni, victime sans doute d'un nouveau règlement de comptes entre cités.

La peur de nouvelles violences entre Belleville, la Place du colonel Fabien et les Buttes-Chaumont, se répand au sein de la population. Les parents, souvent des femmes seules, sont à la dérive face à des situations qui les dépassent. Camille,

Gabriel, Issa et beaucoup d'autres, contestent, sont désœuvrés, traînent et trafiquent dans la rue. Des communautés du monde entier y cohabitent et s'affrontent parfois. Benjamin ou Stéphane, pour faire face à la frénésie de leurs activités, abusent de produits pharmaceutiques et ont recours également aux dealers locaux.

La haine véhiculée contre la jeune policière est portée par une horde sauvage d'adeptes des réseaux sociaux. Les chaînes d'infos en continu, comme souvent, invitent un peu n'importe qui sur leurs plateaux en qualité d'experts, pour dissenter. Ainsi en est-il de ce prédicateur, Stéphane Jahanguir Sharif, un extrémiste religieux policé, dangereux manipulateur d'esprits désorientés, jadis adepte des solutions musclées. Le décès d'Issa Zeitouni est une opportunité pour lui permettre de revenir sur le devant de la scène.

Un livre sans concession

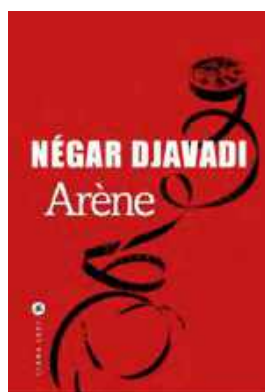
Benjamin s'avère être lâche, menteur, opportuniste que ce soit à l'égard de sa mère, de Thomas Séfériadis, de Chloé ou d'Edouard ses voisins, de Roxane Hayavi-Daule la candidate à la mairie de Paris. Cependant, il n'est pas le seul à se comporter ainsi. Les supérieurs de Sam, pour protéger leur carrière, enfonce la jeune femme en la jetant en pâture à la vindicte populaire.

Négar Djavadi est sans concession dans *Arène*, véritable plongée sociologique. Les critiques et coups de griffe sont distribués sans retenue contre les insuffisances politiques, les expulsions des camps sauvages de migrants, les pratiques fiscales des sociétés et des états, les conséquences de la surabondance de séries diffusées par les plateformes, les vies artificielles vécues sur les réseaux sociaux.

Foisonnant, virevoltant, ce roman est celui des combats de chaque individu avec ses propres démons, avec ses parents, contre les concurrents au sein d'une entreprise, entre sociétés, entre bandes, contre des corps constitués. Les nombreux personnages font l'objet de franches descriptions de ce qu'ils sont réellement mais sans jugement aucun.

Rumeurs et « fake news » conduisent à **un bouquet final explosif, dantesque**. Nombreuses sont les victimes parmi les acteurs et les spectateurs projetés dans l'arène. **Négar Djavadi** réussit avec inventivité un roman d'une grande actualité, totalement maîtrisé dans sa complexité, d'une grande richesse. *Désorientale*, *Arène* confirme la naissance d'une grande auteure.

En savoir plus



Arène, Négar Djavadi,
Éditeur Liana Levi,
20 août 2020, 432 pages,
À partir de 22 euros

Arène de [Négar Djavadi](#) | 20 août 2020

Benjamin Grossman veut croire qu'il a réussi, qu'il appartient au monde de ceux auxquels rien ne peut arriver, lui qui compte parmi les dirigeants de BeCurrent, une de ces fameuses plateformes américaines qui diffusent des séries à des millions d'abonnés. L'imprévu fait pourtant irruption un soir, banalement: son téléphone disparaît dans un bar-tabac de Belleville, au moment où un gamin en survêt le bouscule. Une poursuite s'engage jusqu'au bord du canal Saint-Martin, suivie d'une altercation inutile. Tout pourrait s'arrêter là, mais, le lendemain, une vidéo prise à la dérobée par une lycéenne fait le tour des réseaux sociaux. Sur le quai, les images du corps sans vie de l'adolescent, bousculé par une policière en intervention, sont l'élément déclencheur d'une spirale de violences. Personne n'en sortira indemne, ni Benjamin Grossmann, en prise avec une incertitude grandissante, ni la jeune flic à la discipline exemplaire, ni la voleuse d'images solitaire, ni les jeunes des cités voisines, ni les flics, ni les mères de famille, ni les travailleurs au noir chinois, ni le prédicateur médiatique, ni même la candidate en campagne pour la mairie. Tous captifs de l'arène : Paris, quartiers Est.

Négar Djavadi déploie une fiction fascinante, ancrée dans une ville déchirée par des logiques fatales.

Critiques - avis d'internautes : **Mon coup de cœur de la rentrée 2020 ?**

Critique publiée par [MadameBovary](#), le 31 juillet 2020

Benjamin Grossmann pense avoir réussi : élevé par sa mère dans une cité parisienne, il est depuis peu responsable de la fiction dans la branche française de Be Current, l'équivalent de Netflix. Un soir, dans le quartier de son enfance où vit toujours sa mère, il se fait voler son portable par un jeune, qu'il poursuit. Le lendemain matin, le jeune est retrouvé mort. La découverte du cadavre molesté par une policière est filmée par une lycéenne et mis sur les réseaux sociaux, où la vidéo devient vite virale. C'est le point de départ d'une vague de violence incontrôlable...

Une très belle réussite que cet ouvrage de Negar Djavadi ! Par le mode de narration choisi (roman mosaïque : on suit tour à tour chaque personnage, et leurs trajectoires finissent par se rejoindre) l'auteur maintient l'intérêt du lecteur jusqu'à la fin (J'ai fini le livre à 1 h du matin, pas pu le lâcher avant d'être allée au bout.) Elle aborde une multitude de thèmes de société : la dépendance au portable (Ben ne peut faire de footing sans son appli dédiée), l'affaire Weinstein, les réseaux sociaux, vecteurs de haine et de violence, qui peuvent détruire des vies, l'indifférence face aux migrants, les violences policières, les images ou propos sortis de leur contexte, la violence dans les cités et l'indifférence vecteur de cette violence, la récupération politique, ...

Un très gros coup de cœur, sans doute LE coup de cœur de la rentrée littéraire 2020.